



**HAL**  
open science

# L'enthousiasme, l'infini et la mort selon Germaine de Staël

Lucien Jaume

► **To cite this version:**

Lucien Jaume. L'enthousiasme, l'infini et la mort selon Germaine de Staël. Léonard Burnand; Stéphanie Genand. Le Groupe de Coppet et la mort. XIIème Colloque de Coppet, Editions Slatkine, pp.155-167, 2021, 9782051028691. hal-03064012

**HAL Id: hal-03064012**

**<https://hal.science/hal-03064012>**

Submitted on 14 Dec 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LUCIEN JAUME

Centre de recherches politiques de Science Po, Paris

### L'enthousiasme, l'infini et la mort selon Germaine de Staël

« C'est toujours au nom d'une vertu que se commettent les attentats politiques » (*De la littérature*, Discours préliminaire)  
 « Le sentiment de l'infini est le véritable attribut de l'âme » (*De l'Allemagne*)

La question de la mort chez Mme de Staël peut être abordée sous plusieurs perspectives tant les textes sont riches, depuis les *Passions*, jusqu'aux *Circonstances* et *De l'Allemagne*, sans compter, bien sûr, les remarquables *Réflexions sur le suicide* de 1813. Je proposerai d'entrer dans la méditation sur la mort à laquelle elle se livre, à partir de la perspective suivante : la finitude du sujet humain, éprouvée dans une tension avec le sentiment de l'infini ; le moteur de cette tension et de la jouissance mélancolique qu'elle engendre est désigné par Mme de Staël sous le nom d'*enthousiasme*, concept dont on découvre qu'il s'écarte peu du sens donné par Kant<sup>1</sup>.

Mélancolie, enthousiasme, infini : pour illustrer ces concepts, il convient de partir des considérations sur la perfectibilité données dans *De la littérature*, au début de l'ouvrage (Préliminaire), ainsi qu'à la fin (le chapitre IX servant aussi de conclusion). C'est là une matrice ou un point séminal, comme beaucoup d'auteurs l'ont montré ; mais dans cette problématique sur la perfectibilité, il y a probablement beaucoup plus que la perfectibilité elle-même : une métaphysique du sujet, de l'angoisse de la liberté, une politique anti-machiavélienne, une religion « dans les limites de la simple raison » comme dirait Kant.

On examinera d'abord quelques points forts de ce dernier texte, notamment pour ce qui concerne l'espérance, de la part d'un être fini qui doit admettre ses manques. On devrait alors voir se préciser la morale et la politique qu'un tel être devrait s'approprier selon Mme de Staël. En deuxième point, je définirai, en recourant aux *Réflexions sur le suicide*, ce que l'auteure appelle « le véritable enthousiasme » (selon une formule et un passage repris exactement de Kant). On pourra constater que cette pédagogie du travail sur soi comme sujet de la finitude pousse à « oser des pensées sans bornes »<sup>2</sup> par-delà le verdict de la mort jeté sur notre condition. Je comparerai en troisième lieu ce « véritable enthousiasme » avec le « faux enthousiasme » qui ouvre au délire religieux et/ou politique, voire politico-religieux ; un terrible échange est alors conçu par le fanatique : le *déni* de la mort pour soi (gloire éternelle dans la mémoire des hommes ou gloire d'un Paradis du martyr), contre la mort infligée aux autres comme châtement. Il faudra nous demander en conclusion : « Qu'est-ce que l'homme ? » selon la question de Germaine de Staël, déjà exprimée par Kant, et qui sera ici ordonnée autour du désir d'infini.

#### I - *De la littérature* : espérance et finitude

En rapport avec l'ouvrage où elle a développé l'idée de perfectibilité, Mme de Staël s'est attirée une controverse célèbre – notamment avec Fontanes et Chateaubriand ; on peut y trouver des liens avec aujourd'hui, du fait que la notion de *progrès* est parmi les plus discréditées, au vu des guerres récentes (Yougoslavie, Irak, etc.) et des catastrophes écologiques survenues ou imminentes. On peut dire que, comme à l'époque de Mme de Staël, « la perfectibilité de l'espèce humaine est devenue l'objet des sourires indulgents et

<sup>1</sup> Mais la notion d'enthousiasme est présente chez d'autres auteurs ou philosophes du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles : Voir Leibniz, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, Hume, l'*Encyclopédie* de Diderot, etc.

<sup>2</sup> Germaine de Staël, *Réflexions sur le suicide* (1813), Anne Amend-Söchting et Florence Lotterie (éd.), in *Œuvres complètes de Madame de Staël* (désormais OCS), série I, t. I, Paris, Champion, 2008, p. 358.

moqueurs »<sup>3</sup>, non pas parce que la Révolution française a eu lieu (contexte staëlien), mais parce que la différence entre civilisation et barbarie tend à s'effacer, au moins depuis Auschwitz. Il est bon, sur ce point, de reprendre l'interpellation adressée par Mme de Staël : « Que deviendrait » tel homme qui est persécuté, « si l'on voulait encore lui ôter l'espérance la plus religieuse qui soit sur terre, les progrès futurs de l'espèce humaine ? »<sup>4</sup>. Le terme d'espérance, qui revient souvent dans ces pages, est capital : à la différence de l'espoir qui vise un objet déterminé et limité, l'espérance est une attitude, une *hexis*, ce par quoi un sens, c'est-à-dire un chemin de vie, est aperçu. L'espérance est la vérité de l'être humain conscient de soi<sup>5</sup>, elle reconnaît notre manque fondamental et même fondateur. Mais fondateur de quoi ? D'une projection<sup>6</sup> vers ce dont nous avons besoin pour être pleinement, dirons-nous en termes philosophiques. L'espérance signe notre manque d'être et notre manque à être :

Il faut aux guerriers la gloire, aux penseurs la liberté, aux hommes sensibles un Dieu. Il ne faut point étouffer ces mouvements d'enthousiasme <sup>7</sup>.

La gloire est d'ordre social, la liberté est ici prise comme l'affaire des chercheurs du savoir, Dieu est une visée nécessaire non pas tant pour la raison que pour la sensibilité. C'est d'ailleurs en ce sens que la croyance au progrès de l'espèce humaine est décrite par l'auteure comme « religieuse » ; à savoir une religion des éducateurs, des travailleurs, des explorateurs de toute sorte, en dehors des Églises proprement dites. Or, dans ces mêmes développements du livre *De la littérature* concernant le caractère respectable de l'espérance, le passage à la morale et à la politique est direct et omniprésent. On peut approfondir ces deux aspects.

Concernant la morale, la fin du livre présente cette exclamation : « Quel présent du ciel que la moralité ! [...] Si l'on examine la cause de l'admiration, l'on verra que c'est toujours de la morale qu'elle dérive »<sup>8</sup>. En effet, on peut trouver des faiblesses et des vices lamentables chez un grand homme, mais, si on l'admire, c'est qu'il a été par ailleurs « fidèle à quelques nobles idées »<sup>9</sup>. C'est là ce qui importe, car nous avons besoin d'admirer : la solitude du grand chef, le sacrifice du colonel Beltrame incarnent l'Idée morale devant les yeux de l'esprit. L'admiration dirigée vers de telles figures individuelles est le soutien sensible de l'espérance spirituelle.

Quant à la politique, remarquons que le passage précité sur la gloire, la liberté et (un) Dieu, enchaîne aussitôt sur le *législateur*. Ce dernier doit « contenir la liberté par la vertu et l'ambition par la gloire »<sup>10</sup>. Que signifie cela ? En toute chose il faut une limite, ou une limitation instituée : la liberté sans limites est la tyrannie, l'ambition sans limites produit l'impérialisme. Mais attention ! la limitation ne consiste pas à opposer un mal à un mal. Il ne s'agit pas, nous dit Mme de Staël, « d'opposer le mal au mal » en faisant usage « d'une passion contraire »<sup>11</sup>. On peut voir là une critique de Machiavel, de Montesquieu et aussi des *Founding Fathers* dans le *Fédéraliste* américain : créer un jeu de contre-forces, « opposer l'ambition à l'ambition », tenir compte du mal inhérent à la nature humaine<sup>12</sup>. Notre culture

<sup>3</sup> G. de Staël, *De la littérature*, Jean Goldzink (éd.), in *OCS*, série I, t. II, 2013, p. 364.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>5</sup> Vérité ici au sens de Hegel : elle survient après la plénitude de conscience, après la maturité personnelle.

<sup>6</sup> On peut rappeler avec la philosophie de l'existentialisme que *pro-jet* et projection signifient d'abord : ce qui est lancé en avant.

<sup>7</sup> G. de Staël, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 367.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> On lit dans *Le Fédéraliste*, ouvrage de propagande en faveur de la Constitution américaine en vue de la faire adopter : « Il faut opposer l'ambition à l'ambition et l'intérêt de l'homme doit être lié aux droits constitutionnels de sa place. [...] Si les hommes étaient des anges, il ne serait pas besoin de gouvernement ». Comme tel n'est pas le cas, il faut séparer les pouvoirs et créer des contre-forces vis-à-vis de tout pouvoir détenu. Cette conception pessimiste de la nature humaine (liée à la culture puritaine) est exposée dans le numéro 51 du

politique française a longtemps refusé cette vision américaine du système des freins et contrepoids (*checks and balances*), qui tend à se proposer à nous de nos jours. Par exemple, notre V<sup>e</sup> République fondée sur la prééminence présidentielle porte la marque du refus d'un *pouvoir judiciaire sui generis*, agissant comme représentant de la nation et pouvant se saisir lui-même.

## II - Le « véritable enthousiasme » et son rapport avec la mort

Dans ses *Réflexions sur le suicide*, Mme de Staël note : « le véritable enthousiasme, c'est-à-dire [...] l'amour du beau moral »<sup>13</sup>. De son côté, Kant affirmait : « Le véritable enthousiasme ne porte toujours que sur l'idéal, à savoir sur l'élément purement moral, par exemple le concept du droit, et ne peut être greffé sur l'intérêt »<sup>14</sup>. Cet enthousiasme n'est pas en divorce avec la raison ; Germaine de Staël développe l'idée qu'il est la « chaleur » qui soutient la raison. Dans les *Réflexions sur le suicide*, elle ajoute : « Il y a de la raison dans l'enthousiasme et de l'enthousiasme dans la raison »<sup>15</sup>. *De la littérature* avait déjà exposé – dans le Préliminaire évoqué en introduction – le lien unissant l'enthousiasme et la vertu, car la vertu engendre « le beau idéal du monde intellectuel », ainsi que les relations entre beau esthétique et enthousiasme :

Les proportions régulières des statues antiques, l'expression calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la musique, l'aspect d'un beau site [...], nous transportent d'un enthousiasme qui n'est pas sans analogie avec l'admiration qu'inspire le spectacle des actions honnêtes<sup>16</sup>.

Mme de Staël unit, par ce sens vécu des « actions honnêtes » l'*honestum* de Cicéron<sup>17</sup> et le tableau moral des préromantiques. En effet, l'enthousiasme n'est autre que la morale sociale : cet accord sur l'*honestum* que Cicéron et Adam Smith (dans sa *Théorie des sentiments moraux*) font émerger de la société civile, et non de la seule raison pure.

L'enthousiasme staëlien s'éloigne donc de l'impératif catégorique selon Kant, car le point fondamental n'est pas le caractère universalisable de la maxime de notre action<sup>18</sup>, mais d'abord le sentiment qui unit le spectateur au Héros, au Poète-Mage, ce nouvel Ossian ou Young – ou encore au saint tel Vincent de Paul<sup>19</sup> ; on n'est pas très loin de la philosophie morale de Bergson : le héros, le saint, l'artiste (*Les Deux sources de la morale et de la religion*). Il est donc vrai que nous reconnaissons une *loi* dans l'enthousiasme, au sens de Kant, mais pourtant comme loi incarnée ; les romantiques tels Ballanche, Hugo, ou Michelet diront : un Christ.

L'universel dont parle la philosophie kantienne se trouve enveloppé dans l'enthousiasme, il en découle directement :

*Fédéraliste*, par Hamilton ou Madison, Paris, LGDJ, 1957, p. 430. Traduit deux fois en français, le *Fédéraliste* était bien connu pendant et après la Révolution. La formule « opposer l'ambition à l'ambition » vient de Montesquieu.

<sup>13</sup> G. de Staël, *Réflexions sur le suicide*, *op. cit.*, p. 346.

<sup>14</sup> Kant, *Le Conflit des facultés*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », t. III, 1986, p. 895-896.

<sup>15</sup> G. de Staël, *Réflexions sur le suicide*, *op. cit.*, p. 380.

<sup>16</sup> G. de Staël, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 115.

<sup>17</sup> Voir notamment dans le *De Officiis*, au livre III, commenté par Montaigne (chap. « De l'utile et de l'honnête »). La notion est reprise ensuite par Tocqueville : voir notre ouvrage, *Tocqueville : les sources aristocratiques de la liberté*, Paris, Fayard, 2008, p. 207 et suiv. Bien des indices suggèrent que Tocqueville a été lecteur attentif du livre *De la littérature*.

<sup>18</sup> Voir Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, in *Œuvres philosophiques*, *op. cit.*, t. II, 1985, notamment p. 261-263. Le critère kantien de la moralité est : « Demande-toi si la maxime (c'est-à-dire la règle subjective) de ton action pourrait être convertie en une loi universelle pour tous les êtres raisonnables ? ».

<sup>19</sup> Evoqué dans *De l'Allemagne*, dans la critique de l'intérêt bien entendu comme supposé mobile universel : « Lorsqu'on voulait empêcher saint Vincent de Paul de s'exposer aux plus grands périls pour secourir les malheureux, il répondait : "Me croyez-vous assez lâche pour préférer ma vie à moi ?" » (G. de Staël, *De l'Allemagne* (1810), Axel Blaesckhe (éd.), in *OCS*, série I, t. III, 2017, p. 659-660).

Oui, tout est moralité dans les sources de l'enthousiasme ; le courage militaire, c'est le sacrifice de soi ; l'amour de la gloire, c'est le besoin exalté de l'estime ; l'exercice des hautes facultés de l'esprit, c'est le bonheur des hommes qu'il a pour but<sup>20</sup>.

L'erreur serait de croire que cela est réservé à l'élite ; pour Mme de Staël, l'éducation aux lumières est une éducation à la morale, de telle sorte que « loin que la destinée vous condamne à faire un choix entre le génie et la vertu, elle se plaît à renverser successivement de mille manières tous les talents qui voguent au hasard sans ce guide assuré »<sup>21</sup>.

Quel est donc le guide assuré ? Il consiste à suivre sa conception du bien, de la moralité, de l'aide envers les autres humains – au lieu de croire que le génie est la liberté du Mal, le droit de violer les règles du social. Les Fleurs du Mal sont une passion froide et amère. Considérons la vie politique : « L'esprit vraiment remarquable, [...] une intelligence éclairée, c'est l'homme qui choisit le bien et sait le faire, pour qui la vérité est une puissance de gouvernement, et la générosité un moyen de force »<sup>22</sup>. Ce portrait de l'homme généreux et vrai en politique, c'est l'antithèse de Bonaparte, incapable du véritable enthousiasme au sens staëlien.

Ainsi donc, l'enthousiasme constitue le cœur du lien social devenu conscient de soi, la raison d'être de ce « législateur » évoqué précédemment qui ne tuerait jamais l'espérance. Chercher le bien de l'Autre, telle est la dignité morale de l'homme ; cet appel de l'Autre est déjà<sup>23</sup> ouverture sur une transcendance et un infini. Visant le Beau et le Bien, comme on l'a vu, estimant l'honnête, l'enthousiasme est ce qui rend sensible l'infini pour l'être fini.

L'infini peut être ressenti dans le souci des autres, dans le dénuement des malheureux, mais aussi dans l'ordre de la Nature, au sens du cosmos ; on le voit dans cette page des *Réflexions sur le suicide* :

Les consolations philosophiques ont moins d'empire que les jouissances causées par le spectacle de la terre et du ciel. Ce qu'il faut donc le plus soigner parmi nos moyens de bonheur, c'est la puissance de la contemplation. On est si à l'étroit dans soi-même, tant de choses nous y agitent et nous y blessent, qu'on a sans cesse besoin de se plonger dans cette mer des pensées sans bornes ; l'on doit, comme dans le Styx, s'y rendre invulnérable ou tout au moins résigné<sup>24</sup>.

D'où, exprimé dans ce livre, un double refus du suicide chez Germaine de Staël, qui s'accuse d'en avoir fait l'éloge dans un écrit de jeunesse (sur les *Passions*). D'une part, le suicide est une facilité, alors qu'il reste toujours des choses à faire : la critique est sans concessions envers le poète Heinrich von Kleist et sa maîtresse<sup>25</sup>. « Cet homme qui voulait mourir n'avait-il pas de patrie ? Ne pouvait-il pas combattre pour elle, etc. »<sup>26</sup>. On pourrait songer au double suicide de Stefan Zweig et de son épouse, au Brésil, dans l'incapacité de combattre le nazisme, une attitude dénoncée notamment par Thomas Mann et par Bernanos<sup>27</sup>. D'autre part, la fille de Necker affirme que si la mort est un obstacle pour le désir d'infini, il ne convient pas de la transformer en délivrance. Pour l'être fini susceptible d'enthousiasme et donc d'aspiration à l'infini, l'obstacle, la douleur sont une source de progrès : « Les plus grandes qualités de l'âme ne se développent que par la souffrance »<sup>28</sup>. Dans notre condition, écrit-elle, « nous ne pouvons considérer la souffrance ni comme accidentelle ni comme arbitraire »<sup>29</sup>. Ici prédomine la culture chrétienne : l'homme n'est pas fait pour vivre dans un perpétuel bonheur

<sup>20</sup> G. de Staël, *De la littérature, op. cit.*, p. 368.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 369.

<sup>23</sup> Comme ensuite chez le philosophe Emmanuel Lévinas.

<sup>24</sup> G. de Staël, *Réflexions sur le suicide, op. cit.*, p. 358.

<sup>25</sup> Voir *ibid.*, p. 378, les notes 86 et 87 par F. Lotterie.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>27</sup> Pourtant, rappelons-le, Stefan Zweig avait écrit un admirable *Erasmus*, où il reprochait à son héros d'avoir refusé l'engagement et les responsabilités de l'intellectuel (face à Luther en l'occurrence, qui était une figure transparente de la violence et de l'intolérance en Allemagne).

<sup>28</sup> G. de Staël, *Réflexions sur le suicide, op. cit.*, p. 351.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 349

idiot, « les douleurs morales servent à régénérer l'âme »<sup>30</sup>. Terme capital qui a voyagé du religieux au politique, notamment dans la Révolution française : « régénérer ».

En troisième lieu, l'auteure estime que la douleur qui mène au suicide est toujours une douleur selon notre imagination. Il faut s'exercer à réduire la puissance imaginative ; parfois, remarque-t-elle, on ne comprend plus, dix ans après, le geste, la tentative qui avait échoué.

En conclusion sur ce point, le « véritable enthousiasme » n'est pas abolition des limites, au contraire, il nous fait accepter la mort : « L'existence humaine bien conçue » se place sur un plan général et non dans un cercle privilégiant l'individualisme : elle « n'est autre chose que l'abdication de la personnalité pour rentrer dans l'ordre universel »<sup>31</sup>. Par cette conception à la fois stoïcienne et chrétienne, Mme de Staël admet la tension indépassable entre notre finitude et l'infini, et refuse de voir en cela le signe de l'*absurde* (pour parler comme Camus). Il est bon que les personnes disparaissent et il est bon que je disparaisse aussi, du moment que j'ai cherché la vérité et la vertu.

Mais au cas où je meurs en conflit avec la société ou avec la majorité de la société, qu'en est-il ? Comme on le voit avec Sénèque, le suicide n'est-il pas louable dans cette épreuve terrible ? Mme de Staël répond que le suicide est une expression de l'égoïsme, et, contre l'exemple de Sénèque, elle veut saluer celui de Socrate : « Il crut devoir donner l'exemple de l'obéissance aux magistrats de sa patrie, quoiqu'ils fussent injustes envers lui »<sup>32</sup>.

### III - Faux enthousiasme et apologie de la mort

Dans *De la littérature*, il est dit que, selon Kant, le plaisir éprouvé dans les arts « tient au besoin de reculer les limites de la destinée humaine »<sup>33</sup>. La référence à Kant se poursuit par l'éloge de la *mélancolie* qui « fait rêver l'infini »<sup>34</sup> : l'imagination mélancolique suscite le rapport direct et sensible avec l'infini ; de là le risque ou la tentation de *totaliser* l'union avec l'infini – ou chez Kant l'union de la vertu et du bonheur, de la liberté et du bonheur ; le fanatisme religieux ou le fanatisme politique se donne à lui-même cette totalisation. Le faux enthousiasme est l'illusion du dépassement des limites, et de la fusion du sujet avec la Totalité qui est Dieu dans un cas, la Société parfaite dans l'autre – voire les deux.

La terreur militante, celle de 1793 ou celle de Daesh, est la mise en pratique du dépassement 1) par la mort infligée aux individus « corrompus », 2) par le salut personnel qui méprise l'individualité, tout au moins en paroles, tout en cultivant en silence le bonheur du salut individuel<sup>35</sup>. Ce que Mme de Staël appelle *l'esprit de parti* « présente les malheurs actuels comme le moyen, comme la garantie d'un avenir immortel, d'un bonheur politique au-dessus de tous les sacrifices qu'on peut exiger pour l'obtenir »<sup>36</sup>. Dans les *Circonstances*, Mme de

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 348. L'idée complète est que « la douleur physique fait d'ordinaire périr le corps, tandis que les douleurs morales servent à régénérer l'âme ».

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 351.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 375.

<sup>33</sup> G. de Staël, *De la littérature, op. cit.*, p. 331. Il s'agit de : Kant, *Considérations sur le sentiment du beau et du sublime*, publié en 1763, voir *Œuvres philosophiques, op. cit.*, t. I, 1980, p. 468.

<sup>34</sup> Chez Kant, voir *ibid.*, *loc. cit.* Sur le lien entre l'enthousiasme et l'infini, voir l'étude d'Anne Amend, « Le système de l'enthousiasme d'après Mme de Staël », in *Le Groupe de Coppet et l'Europe, 1789-1830*, Lausanne, Institut Benjamin Constant et Paris, Jean Touzot, 1994, notamment p. 283.

<sup>35</sup> Voir L. Jaume, « Observations sur l'esprit terroriste : 1793 et 2015 », *Revue des Deux Mondes*, février-mars 2016, p. 106-116. Et, pour le commentaire de Kant, voir Jean Roy, *Le Souffle de l'espérance. Le politique entre le rêve et la raison*, Québec, Bellarmin, 2000. Sur le fanatisme, voir *Réflexions sur la paix intérieure*, L. Jaume (éd.), in *OCS*, série III, t. I, 2009, p. 159 : le fanatique « se sent déterminé à se dévouer lui-même et cette idée l'aveugle sur l'atrocité de sacrifier les autres ».

<sup>36</sup> G. de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), F. Lotterie (éd.), in *OCS*, série I, t. I, p. 229.

Staël critique la formule de Marat, reprise par Robespierre, sur « le despotisme de la liberté », ce qui équivaut à « une injustice faite justement », formule de rhétorique contradictoire<sup>37</sup>. Quant au mépris déclaré et publié de l'individualité, on peut songer à Saint-Just qui, usant d'une dénégation ou formule à contre-pied, affirme son estime de soi contre tous les « corrompus » : « Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle »<sup>38</sup>. Dans la même période, Robespierre laisse entendre, dans le projet de discours du 8 thermidor devant la Convention, qu'il ne combat plus et qu'il attend la mort donnée par ses adversaires : « Oh ! je la leur abandonnerai [ma vie] sans regret ». Sur cet appel à la mort, il s'explique ainsi : « Pourquoi demeurer dans un ordre de choses où l'intrigue triomphe éternellement de la vérité, où la justice est un mensonge, où les plus viles passions (...) occupent dans les cœurs la place des intérêts sacrés de l'humanité ? ». Robespierre a le sentiment de jouer là *sa partie*, l'ultime partie d'un grand acteur, dans ce qu'il avait appelé au 17 pluviôse (5 février 1794) « le drame *sublime* [nous soulignons] de la Révolution »<sup>39</sup>. Comme le Karl Moor de Schiller (interprété par Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit*)<sup>40</sup>, Robespierre affirme le caractère suppressible/indestructible de sa personne persécutée, c'est-à-dire de sa subjectivité vouée au sublime : « Qui suis-je, moi qu'on accuse ? Un esclave de la liberté, un martyr vivant de la République ! »<sup>41</sup>. L'esclavage de la liberté (oxymore du sublime) ne peut se poursuivre qu'en subissant la mort infligée par les méchants, dans une sorte de martyre (républicain). Mais son triomphe viendra, car cette conscience héroïque est ineffaçable : « Je leur lègue la vérité terrible et la mort »<sup>42</sup>. Sans doute faut-il entendre que la vérité et la vertu vaincront et que la mort des méchants sera définitive.

## Conclusion

Mme de Staël est souvent revenue sur cette tournure de l'esprit terroriste, faux enthousiasme que Kant dénommait *Schwärmerei* – ou encore « pur fanatisme moral »<sup>43</sup> ; elle essayait de cerner ce phénomène humain : « Le fanatisme est une passion très singulière dans ses effets ; elle réunit à la fois la puissance du crime et l'exaltation de la vertu »<sup>44</sup>.

*Qu'est-ce que l'homme ?* On voit Mme de Staël reprendre la question de Kant, ajoutée aux trois fameuses questions – « que puis-je savoir ? », « que dois-je faire ? » « que m'est-il permis d'espérer ? ». Elle note dans *De la littérature* : « Ce que l'homme a fait de plus grand, il le doit au sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée »<sup>45</sup>.

<sup>37</sup> G. de Staël, *Des circonstances actuelles* (1798), Bronislaw Baczko et Lucia Omacini (éd.), in *OCS*, série III, t. I, 2009, p. 458.

<sup>38</sup> Saint-Just, *Institutions républicaines* (premier fragment), in *Discours et rapports*, Albert Soboul (éd.), Paris, Editions sociales, 1957, p. 219. Saint-Just écrivait ensuite : « Je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux » (*ibid.*). Autre formulation lyrique : « Je l'implore, le tombeau, comme un bienfait de la Providence, pour n'être plus témoin de l'impunité des forfaits ourdis contre ma patrie et l'humanité » (*Fragments d'institutions républicaines*, éd. Alain Liénard, dans : Saint-Just, *Théorie politique*, coll. P politique, Paris, Editions du Seuil, 1976, p. 304).

<sup>39</sup> Robespierre, « Sur les principes de morale politique qui doivent guider la Convention nationale dans l'administration intérieure de la République », *Œuvres de Maximilien Robespierre*, Paris, PUF, t. X, 1967, p. 361.

<sup>40</sup> Sur cette analyse, voir notre ouvrage *Le Religieux et le politique dans la Révolution française. L'idée de régénération*, coll. Léviathan, Paris, PUF, 2015, p. 90-93.

<sup>41</sup> Les trois passages cités du texte écrit pour le 8 thermidor sont dans : *Œuvres de Maximilien Robespierre*, éd. cit., p. 566 (deux fois), p. 556.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 567.

<sup>43</sup> Le *Schwärmerei* de Kant (exaltation, délire visionnaire, démence) est à rapprocher du sens de *Schwarm* : essaim d'abeilles, foule en effervescence et, finalement, contagion dans l'exaltation.

<sup>44</sup> G. de Staël, *Réflexions sur la paix intérieure*, op. cit., p. 159.

<sup>45</sup> G. de Staël, *De la littérature*, op. cit., p. 208.

Elle décryptait dans les délires de la raison, comme dans l'affaiblissement de la raison<sup>46</sup> une *difficulté pour l'humanité*, ce qu'on pourrait appeler l'aiguillon de la transcendance, cette dernière étant marquée au sceau de l'infini : difficulté à l'admettre, d'une part, mais aussi difficulté à l'éviter, l'idée de la mort qui se propose alors apparaissant comme la possibilité de ne plus penser à cette dimension de notre condition<sup>47</sup>. Le suicide accomplit ce qui est devenu impensable. Contre ce conflit, et revenant sur son erreur de jeunesse<sup>48</sup>, Germaine de Staël propose, et se propose, de *penser la mort* dans la perspective de notre tension entre finitude et infini. Dans ces moments, elle recourt à la philosophie, à l'aide de ce qu'elle connaît de la philosophie allemande et moyennant ce qu'elle élabore par sa propre méditation. Elle confirme en littérature, en politique, en histoire et, finalement, en philosophie, l'universalité de son esprit<sup>49</sup>.

---

<sup>46</sup> En 1813, la tentation du suicide la hantait, comme le montre Béatrice W. Jasinski : « Ses lettres à Madame de Récamier pendant l'automne de 1811 trahissent à plusieurs reprises chez elle la tentation du suicide » (G. de Staël, *Correspondance générale*, B. Jasinski et O. D'Haussonville (éd.), Genève, Slatkine, 2008, t. VII, note 3, p. 537). Elle écrivait à Claude Hochet, le 29 janvier 1812 : « Il faut jeter de temps en temps des lettres dans le Styx pour la nourriture des ombres. [...] J'écris à propos de l'incroyable suicide de Berlin [Heinrich von Kleist], des réflexions contre le suicide. Je trouve par mon expérience que c'est au sein du malheur qu'on conçoit le mieux cette question » (*ibid.*, p. 537). Se plaignant de la police de Napoléon, elle écrivait également à Claude Hochet un mois auparavant : « Ils ont fait pour moi un huitième cercle de l'enfer du Dante ; mes amis, mes enfants, mon esprit, tout ce qui devait être les sources de mon bonheur est empoisonné » (*ibid.*, p. 525).

<sup>47</sup> « L'imagination mélancolique rend heureux un moment, en faisant rêver l'infini » : mais ce n'est qu'un moment. Sur le portrait du mélancolique chez Kant voir *Sur le sentiment du beau et du sublime*, in *Œuvres philosophiques*, *op. cit.*, t. I, p. 468. Ce « noble cœur » qui apprécie le « souffle de liberté » est aussi un caractère qui peut dégénérer en extravagances, explique Kant. Outre les considérations dans *De l'Allemagne*, Mme de Staël écrit dans *De la littérature* que « à l'époque où nous vivons, la mélancolie est la véritable inspiration » (*op. cit.*, p. 361).

<sup>48</sup> « J'ai loué l'acte du suicide dans mon ouvrage *sur l'Influence des Passions*, et je me suis toujours repenti depuis cette parole inconsidérée. J'étais alors dans tout l'orgueil et toute la vivacité de la première jeunesse » (note de Mme de Staël, dans *Réflexions sur le suicide*, *op. cit.*, p. 345).

<sup>49</sup> Sans parler de sa capacité en droit public : voir notre étude « Mme de Staël et la question du pouvoir exécutif », *Storia del pensiero politico*, n° 1, 2019.